

Introduction

« Quand ceci est, cela est.
Ceci apparaissant, cela apparaît.
Quand ceci n'est pas, cela n'est pas.
Ceci cessant, cela cesse. »
Canon pāli (*Majjhima Nikaya* ; *Samyutta Nikaya*).

Singularité vietnamienne et hybridation

« La carte ce n'est pas le territoire qu'elle représente, mais, si elle est juste, possède une structure similaire à ce territoire, ce qui justifie son utilité » (Korzybski, 1931). Bien que l'aphorisme renvoie davantage à la sémantique générale et à l'idée selon laquelle une représentation ne rend jamais entièrement compte d'une réalité (ce qui, d'une certaine manière, est aussi le sujet de cet ouvrage), jeter un rapide coup d'œil sur la carte de l'Asie du Sud-Est permet de dégager d'emblée les éléments fondamentaux du cadre géographique du Viêt Nam : pays situé au sud de la Chine, entre terre et mer, à l'extrémité orientale de la péninsule indochinoise.

Le « pays des Viêt du Sud » (Viêt Nam), longtemps défini par sa position – méridionale – dans l'orbite chinoise mais aussi par la partition de son territoire, entre plaines et montagnes, trouve son origine il y a environ 5 000 ans dans le fruit de l'union entre la fée Âu-Cơ, divinité de la terre ferme, de la montagne, et Lạc Long Quân (le « Seigneur des dragons aquatiques du pays des Lạc ») sur laquelle les mythes fondateurs reviennent abondamment et qui se retrouve dans le terme *Đất nước* (littéralement *terre eau*) utilisé pour désigner le pays.

Espace au carrefour d'influences exogènes multiples, travaillé par une géographie bipartite l'accompagnant dans le temps long de son développement, le Viêt Nam reste toutefois, le plus souvent, associé à des représentations et un imaginaire centré autour des deux derniers siècles de son histoire. Il y a donc tout un pan de sa construction qui échappe encore, notamment en dehors des cercles universitaires, autant à l'observation qu'à l'inférence.

Le Viêt Nam et sa civilisation plurimillénaire attirent de plus en plus les regards, particulièrement depuis l'ouverture du pays amorcée à la fin des années 1980. Du royaume protohistorique Văn Lang (2877 AEC-258 AEC) à l'émergence du néolibéralisme en passant par la période de domination chinoise (111 AEC à 939), la conquête progressive du sud du pays (XI^e-XIX^e) et les guerres contemporaines, ce « balcon sur le Pacifique¹ » situé à l'angle de l'Asie², n'a cessé de s'enrichir

1. Formule attribuée à Albert Sarraut qui succède à Paul Doumer au poste de gouverneur général de l'Indochine (1911-1914 puis 1916-1919).
2. D'après l'expression du géographe Élysée Reclus.

de l'apport d'éléments culturels exogènes à la faveur de son positionnement à l'intersection de grandes civilisations.

Il n'y a pas dans l'histoire humaine de civilisations qui ne soient le produit de mélanges, de rencontres, de contacts et d'échanges. C'est ainsi que le Việt Nam et ses élites ont été influencés par des cultures extérieures mais ont également été le point de départ d'une diffusion culturelle au-delà des frontières du pays. Parmi les influences historiques, on peut citer les influences religieuses, politiques et linguistiques héritées du contact avec l'Inde, le Japon, le monde malais et chinois. L'Europe de l'Ouest d'abord, l'Europe de l'Est ensuite, et, dans une moindre mesure, les États-Unis d'Amérique, contribuèrent également à l'apport d'éléments culturels exogènes souvent resémantisés (Espagne et Aubert-Nguyen, 2016) et remodelés, mais aussi parfois reproduits fidèlement à l'original.

À cette empreinte extérieure, il convient également d'ajouter l'importance du « fond asiatique » endogène qui ajoute à la complexité et à la diversité ethnique de ce territoire étendu en latitude sur 1650 km et structuré autour du delta du Mékong et du delta du fleuve Rouge qui concentrent, respectivement, 18 et 22 % des 97,5 millions d'habitants que compte le Việt Nam en 2022. Le reste de la population est distribué, préférentiellement sur les 3200 km de littoral, secondairement dans les espaces montagneux et hauts plateaux qui occupent 2/3 de l'espace national.

Libre et indépendant au terme d'une guerre de trente ans qui prend fin en 1975, le Việt Nam contemporain, après avoir expérimenté le socialisme, tente depuis les réformes de 1986 (*Đổi mới*) de se frayer un chemin sur la voie de l'économie de marché, guidé, encore aujourd'hui, par le Parti communiste du Việt Nam. Dorénavant ouvert au capitalisme international, ce pays, qui n'a jamais connu la démocratie, fait face à une montée sans précédent des inégalités socio-économiques ainsi qu'à une critique de plus en plus vive, de la part de ses habitants, de son modèle politique à parti unique, autoritaire et de sa structure politico-administrative hyper-centralisée.

Pour autant, ce dragon en puissance n'a jamais cessé de faire rêver. Les représentations collectives liées au Việt Nam gravitent le plus souvent autour du village millénaire, de l'Indochine coloniale, de la guerre de résistance, du collectivisme ou encore du mythe de la croissance asiatique. Celles-ci participent de la construction de l'image du pays au niveau international et sont constitutives de l'identité nationale du peuple vietnamien, du peuple kinh majoritaire. La singularité vietnamienne consiste en un esprit d'indépendance et de conquêtes marqué dans l'histoire par des périodes d'avancée et de recul, des phénomènes d'attraction, de rejets, d'hybridation et de syncrétisme mais aussi de répliques culturelles, voire de « captations » pour reprendre le terme de P. Papin dans l'ouvrage collectif (2006) coordonné par M. Espagne et Hoai Hong Aubert-Nguyen.

En creux, il s'agit donc de rendre lisible autant que possible le dialogue entre tradition et modernité en insistant notamment sur le caractère impermanent de la culture et de la société qui, en plus de s'influencer mutuellement, apparaissent exposées aux vicissitudes de l'histoire. Le rapport dialogique, « hologrammatique » dirait E. Morin, entre tradition et modernité met justement en exergue d'une part, la façon dont la tradition est une position qui chemine dans le temps, et, d'autre part, la manière dont la modernité compose avec la tradition, notamment en imposant la « raison » comme norme transcendante à la société. Outre

le fait que le manichéisme du couple tradition/modernité atteint rapidement ses limites, ce qui ressort particulièrement dans le cas du Viêt Nam, au contraire de l'emprise d'un pôle sur l'autre, est l'hybridation fréquente mais jamais systématique des traits spécifiques dans le domaine culturel et social.

Même en situation coloniale ou, plus largement, de domination, les transferts culturels oscillent entre métissage, réplique et évitement. Seule une étude précise des configurations de systèmes d'acteurs, des rapports de force à l'oeuvre et des enjeux propres au moment peuvent permettre de déterminer d'une part si le transfert a impliqué une transformation et, d'autre part, si celle-ci a pris la forme d'une quelconque stratégie de domination ou de résistance.

Cela étant dit, l'histoire du Viêt Nam n'est pas uniquement celle des contacts, elle est aussi celle des conquêtes.

De la domination chinoise résulte un premier choc culturel notoire qui, plusieurs siècles plus tard, se reproduit, sous des formes certes différentes, avec la colonisation française. Le « temps des Français » engendre un deuxième choc culturel opposant la culture du végétal à celle du métal, l'idéologie confucéenne centrée sur la société à celle helléno-judéo-chrétienne³ reposant sur l'individu. Le troisième choc culturel, en cours, entretient avec l'accélération récente de la mondialisation et l'insertion du pays dans l'économie de marché, un lien étroit dont nous avons également essayé de rendre compte dans l'ouvrage.

Les invariants du système socioculturel vietnamien

Trần Ngọc Thêm (Trần Ngọc Thêm, 2008) souligne dans ses travaux la dimension synchrone de la civilisation et l'ancrage dans le temps long de la culture dans la communauté. Convoquant de préférence les termes *văn vật*, d'une part, qui insistent sur la tradition culturelle matérielle et, d'autre part, *văn hiến* (traditions culturelles de longue date), qui a davantage trait à cette idée d'une tradition ancienne formant le socle spirituel de la communauté, le chercheur insiste sur l'importance du temps long pour mesurer, ou, en tout cas, qualifier la culture et la société vietnamienne. Le système culturel et le système social ont effectivement un caractère historique dont l'évolution, le développement est régi par des lois qu'il importe d'éclairer, notamment à travers une approche mêlant les apports de l'étude synchronique et ceux de l'étude diachronique.

Considérant que l'espace est temporel dans sa nature même, le « temps géographique » de F. Braudel (1949), fait l'objet d'une attention particulière dans notre

3. Notre ouvrage reposant sur le postulat selon lequel les cultures ne sont pas hermétiques, il nous est impossible ici de ne pas renvoyer le lecteur vers l'essai de Sophie Bessis (2025) qui alimente les réflexions sur les grands découpages géographiques et ethno-culturels. Alors que le terme « judéo-chrétien » domine les discours politiques et médiatiques depuis quarante ans en Occident, l'historienne questionne cette référence devenue hégémonique en mettant en exergue le processus d'occultation, d'appropriation et d'exclusion qui lui est lié. En effet, l'expression permet d'occulter toute l'histoire de l'antisémitisme européen, à commencer par la complicité des pays européens dans le génocide des juifs par les nazis. Par ailleurs, l'annexion de la judéité à l'espace occidental permet aussi à l'Occident de se positionner comme l'inventeur de l'universel en masquant au passage l'antagonisme historique entre christianisme et judaïsme et en s'appropriant « l'universel moral du judaïsme ». Enfin, la construction d'une identité judéo-chrétienne procède également d'une exclusion de l'Islam, troisième monothéisme.

approche pour ce qu'il permet de saisir de la « longue durée » tout en contournant le plus possible les affres du déterminisme et en associant dans l'analyse le passé le plus lointain au présent. Influencés aussi par l'approche scalaire des problématiques en sciences sociales, nous avons également souhaité rendre compte du « temps social » et du « temps individuel » qui constituent les deux autres plans de l'analyse sans lesquels le système paraît difficilement appréhendable dans son entièreté. L'étude du temps long permet ici de mettre en lumière la complexité systémique ainsi que l'enchaînement de discontinuités et de continuités, ayant malgré tout en partage une forme de synchronicité. Cette approche par le temps long facilite l'exhumation d'une architecture repérable dans une réalité matérielle concrète, comme les héritages laissés par les Brahmanes et commerçants indiens dans le sud du pays ou encore la matrice culturelle sino-vietnamienne résultant de la domination (certains diront cohabitation) de la Chine sur le Viêt Nam de 111 AEC à 939. Comprise comme une sédimentation, la somme des héritages et des strates historiques lisibles au niveau spatial, social et individuel est abordée pour ce qu'elle permet de comprendre du présent. Pour reprendre l'analogie de Denys Lombard dans *Le carrefour javanais : essai d'histoire globale* (1990), il est possible de distinguer au Viêt Nam trois grandes strates : le socle ethno-géographique primordial, l'intégration des éléments culturels exogènes venus d'Inde, du monde malais et de Chine et enfin la colonisation, l'urbanisation et l'ouverture à la mondialisation.

Quels sont alors les invariants du développement social et culturel vietnamien ? Quels peuvent être les dénominateurs communs aux différentes époques, aux différents espaces ? La question est ambitieuse et, sans prétendre y répondre totalement, nous avons essayé par ce travail de présenter au moins les traits spécifiques de la culture et de la société vietnamienne en conciliant une approche le plus possible harmonieuse entre synchronie et diachronie.

Comme précisé plus haut, la capacité de la société vietnamienne à assimiler les apports extérieurs dans le cadre d'une culture singulière et autonome redéfinissant perpétuellement l'identité nationale constitue déjà un premier élément de réponse qui éloigne un peu plus la possibilité d'une définition ferme d'une soit-disant identité nationale. Ensuite, selon les options idéologiques, disciplinaires ou encore spirituelles, il ne fait aucun doute que les éléments définis comme structurant le développement de la société et de la culture vietnamienne sur le temps long varieront d'une analyse à une autre.

Sans chercher ici à imposer une vérité quelconque, nous avons retenu plusieurs mots qui, selon nous, renvoient à une architecture fondamentale que l'on peut, pour le besoin de la compréhension, réduire à quelques couples dialogiques dont une partie a trait, d'une part, au pragmatisme qu'imposent la survie et la résistance et, d'autre part, à la dimension spirituelle et philosophique qui fonde le fonctionnement du social et du culturel au Viêt Nam. À l'inverse d'une démarche réductionniste, et en accord avec l'idée selon laquelle « le tout est plus que la somme des parties » et que les parties abritent aussi le tout, nous avons tenté de mettre en exergue comment le mode de pensée (sino)-vietnamien se différencie fortement de la philosophie grecque à partir de laquelle nos raisonnements et autres valeurs sont construits. Les notions-clefs identifiées se présentent sous la forme de couples dialogiques qui font raisonner autant que possible les

plans superposés du « temps géographique » du « temps social » et du « temps individuel » :

- Plaines/montagnes (exemples : cosmologie, mythes fondateurs, littoralisation de l'économie, marginalisation des espaces montagneux, etc.);
- Nord/Sud (exemples : tensions et conflits Kinh/Chăm; Kinh/Khmer, Trịnh/Nguyễn; RDVN/RVN);
- Domination/résistance (exemples : domination chinoise, marche vers le sud, domination coloniale française, mais aussi domination vietnamienne au Cambodge, colonialisme Viêt et absorption de certains peuples autochtones, guérilla, résistance et adaptation à l'autoritarisme, etc.);
- Individu/société (exemples : patriotisme, valeurs confucéennes, sociales, esprit communautaire et d'entraide face notamment aux calamités, sentimentalité, mais aussi patriarcat, difficultés pour l'individu de s'affirmer, faible prise en compte des droits de l'homme, etc.);
- Assimilation/rejets (exemples : influences religieuses indiennes, apports techniques chinois, apports spirituels et philosophiques chinois comme le confucianisme, le taoïsme ou le bouddhisme du grand véhicule, emprunts linguistiques au chinois et au français, mais aussi rejet de la démocratie et du multipartisme, rejet des rapports interpersonnels fondés uniquement sur la légalité au détriment de la sentimentalité et du compromis, abandon progressif de l'idéal socialiste, etc.).

En privilégiant le temps long, nous avons donc tenté de rechercher les relations constantes à partir d'éléments qui peuvent changer. Parce qu'il s'inscrit dans le débat entre « histoire événementielle » et « histoire structurale », cet ouvrage entend proposer au lecteur un aperçu de la manière dont la variation se répète et, finalement, dont le structuralisme peut aussi être pensé comme une théorie du changement. À ce titre, la rhétorique politique des autorités fait montre d'une habileté dialectique jouant justement sur le registre du « changement dans la continuité » très largement inspirée par le premier des cinq classiques confucéens : le *Dịch học* (*Le livre des transformations*). Ainsi, au terme du XIII^e congrès du Parti communiste du Việt Nam (2021), la direction donnée pour les cinq prochaines années consiste à *Đi bất biến, ứng vạn biến*, soit « recourir à l'immuable pour répondre à l'inconstant ».

Même en se référant au paradigme structuraliste, ce « dictionnaire » n'en oublie pas moins le rôle joué par l'individu dans la modification des structures, et la relation de réciprocité entre individus et structures. Si les structures conditionnent les individus, ces derniers, en s'autonomisant, rétroagissent aussi sur la structure dont ils émanent. Dans le cas précis du Việt Nam, les accommodements, contournements et autres stratégies d'évitement et d'adaptation des populations (comme le *lách luật* ou la possibilité d'un « dialogue amorti » abordée dans l'entrée Autoritarisme) à l'État policier et autoritaire vietnamien constituent un bon exemple de cette impérieuse nécessité de prendre en compte les écarts à la norme, à la structure pour comprendre les dynamiques de la société vietnamienne. De la même manière, le lecteur notera l'importance consacrée aux destinées individuelles, en particulier aux colonisés, aux dominés, aux laissés-pour-compte du développement contemporain, ou encore à certaines grandes figures de l'histoire nationale.

Enfin, l'espace, même considéré comme le produit du monde social, exerce quant à lui une sorte de « tyrannie » sur la société que l'on ne peut taire dans un ouvrage de ce type. Nous revenons donc régulièrement au cours du développement sur les données géographiques comprises comme le cadre physique encadrant dans une certaine mesure le développement socio-économique du pays. Sans aller jusqu'à soutenir une quelconque thèse déterministe, il apparaît que la structure méridienne du pays, encadré par la chaîne annamitique sur son flanc ouest et la Mer orientale/mer de Chine méridionale sur son flanc est commande en effet les formes du développement. Il y a là, nous semble-t-il, des facteurs limitants qui doivent être pris en compte dans la compréhension de l'extension de l'œkoumène vietnamien. À ce titre, la grille de lecture géographique basée sur une bipartition du territoire vietnamien – mise en récit dans les mythes fondateurs – garde sa pertinence à l'heure de l'intégration du pays à l'économie de marché et des effets que celle-ci entraîne sur les sociétés et les espaces (littoralisation de l'économie, métropolisation, inégalités régionales, atomisation sociale, etc.).

